

Voici ce que dit Hugh **GIBSON**, premier secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, dans ***La Belgique pendant la guerre*** (*journal d'un diplomate américain*) en date du

**6 août 1914**

Ce matin, en arrivant, à la légation, j'y trouve le Ministre de la Justice, en redingote et chapeau haut de forme. Il était prévenu qu'un poste de télégraphie sans fil fonctionnait sur le toit de la légation d'Allemagne par les soins de ceux qui s'y trouvaient détenus. Il venait demander au ministre d'autoriser un juge à vérifier les faits et à dresser procès-verbal. A la pauvre petite manière américaine, nous avons suggéré qu'il serait plus simple d'y aller voir nous-mêmes. Le ministre de la Justice était accompagné de deux télégraphistes. Le temps à Mr. Whitlock de prendre son chapeau, et nous partons. On tourne le coin de la rue, on arrive à la légation d'Allemagne ; on sonne, on dit à l'occupant épouvanté qu'on monte aux mansardes, et on monte.

Mais nous constatons bientôt qu'il n'y a, pour arriver sur le toit, qu'une échelle verticale aboutissant à une trappe. Nous y grimpons tous, sauf le ministre de la Justice, qui reste au pied de l'échelle, son chapeau haut de forme à la main.

Sur le toit, regards circulaires et attentifs. Les ouvriers télégraphistes, qui ont conscience de

travailler au salut du pays, fouillent partout ; ils coupent quelques fils, ce qui aura pour résultat probable de gêner considérablement des voisins inoffensifs ; mais, d'appareil de T.S.F., il n'y a pas trace. Un des télégraphistes m'explique cependant que cela ne prouve rien, car il existe des appareils si réduits qu'ils entreraient dans le fond d'un chapeau et pourraient n'être installés que la nuit. Tout à coup, nous entendons une sorte de grincement tout proche. Ce doit être l'appareil ; nous restons figés sur place comme des chiens en arrêt. Ce n'était pas autre chose qu'une girouette rouillée sur le sommet d'une cheminée, et qu'un coup de vent faisait tourner et grincer pitoyablement à chaque tour. Cette découverte opéra une heureuse détente, et chacun se mit à rire.

Mais il y eut un autre bruit et, tous, nous nous retournons pour voir se soulever une tabatière et apparaître la figure sereine et le monocle de mon ami, Cavalcanti, quelque peu ahuri. Nos recherches nous avaient entraînés jusque sur le toit de la légation du Brésil. C'était une situation étrange qui se termina en rires. Il est heureux que notre travail nous donne l'occasion de rire de temps en temps.

La journée passa à préparer le départ de nos réfugiés allemands. Le ministre voulait me charger de toute la besogne, mais je parvins, non sans adresse, à en confier la plus grosse part à Nasmith, le vice-consul général. Les Allemands se

réfugiaient toujours plus nombreux au consulat. ils y furent bientôt près de deux mille, atrocement entassés et malheureux. Certains couvents en hébergent aussi. Bref, il y en aura deux à trois mille à faire sortir du pays. Dans la matinée, la légation fut assiégée par nombre de gens à qui l'on avait dit que nous prendrions soin d'eux. Leval, refoulant ses sentiments naturels, tâchait de les calmer, leur donnait des conseils et leur parlait allemand. Il agissait ainsi de son propre gré, car nous n'aurions pas osé le lui demander, mais il a trop de tact et de discrétion pour ne pas vouloir, lui aussi, nous aider à secourir ces malheureux.

Devant la légation, un attroupement de curieux examinaient ceux qui entraient et sortaient et, de temps à autre, huaient un Allemand. A un moment, je regardais par la fenêtre juste au moment où, dans la foule, quelqu'un frappa violemment un pauvre homme d'Allemand malingre, qui sortait d'ici. Celui-ci, furieux, fut assez sot pour mettre la main à la poche comme pour prendre son revolver. En un instant, la foule tombe sur lui ; Gustave et moi, nous n'avons que le temps de faire un bond jusqu'à l'homme, nous le tirons dans la maison et claquons la porte derrière nous, sans laisser à la foule le temps de lui faire un mauvais parti. Dans la mêlée, Gustave eut les vêtements déchirés, mais n'avait pas lâché prise. Un malencontreux touriste américain eut la fâcheuse inspiration de rouvrir la porte et de haranguer la foule dans le plus pur

langage américain. J'ai dû le traiter d'une façon fort peu diplomatique pour l'empêcher de nous mettre tous dans le pétrin. Les gens se mirent à tambouriner sur la porte, esquissant une scène de mouvement populaire. La garde civique accourut de la légation d'Allemagne et rétablit un semblant d'ordre. Alors, Leval et moi, nous sortîmes pour adresser quelques mots à la foule, c'est-à-dire que nous sortîmes et qu'il parla. Il leur dit avec beaucoup de bon sens que ces procédés ne pouvaient que nuire au pays et attirer des représailles qui coûteraient cher. Il a dû toucher la note juste, car on applaudit sa harangue.

L'usage du téléphone et du télégraphe est interdit à tout le monde sauf à nous. Hier, j'ai téléphoné à nos consulats de Gand et d'Anvers qui, l'un et l'autre, sont aux prises avec les Allemands qui veulent quitter le pays. Je leur dis de les diriger tous sur Bruxelles, à leur propre consulat qui s'occupera d'eux.

Le Gouvernement prend toutes les précautions utiles pour empêcher qu'il y ait des francs-tireurs (**Note**).

Le ministre de l'Intérieur a envoyé une circulaire qui sera affichée dans les 2.700 communes et publiée dans tous les journaux du pays :

#### AUX CIVILS.

Le Ministre de l'Intérieur recommande aux civils, si

l'ennemi se montre dans la région :  
de ne pas combattre ;  
de ne proférer ni injures, ni menaces ;  
de se tenir à l'intérieur et de fermer les fenêtres afin qu'on ne puisse pas dire qu'il y a provocation ;  
si les soldats occupent, pour se défendre, une maison, ou un hameau isolé, de l'évacuer, afin qu'on ne puisse pas dire que les civils ont tiré ;  
l'acte de violence commis par un seul civil serait un véritable crime que la loi punit d'arrestation et condamne, car il pourrait servir de prétexte à une répression sanglante, au pillage et au massacre de la population innocente, des femmes et des enfants.

Un câblogramme de Washington nous apprend que le Congrès a voté une somme de deux millions et demi de dollars, pour l'assistance des Américains en Europe, et décidé d'envoyer le steamer *Tennessee* avec l'argent. Tout le monde aujourd'hui réclame une part de cette somme et une cabine à bord pour le retour.

Le corps diplomatique s'est réuni hier soir pour discuter le point de savoir s'il suivrait la Cour à Anvers. On ne s'attend pas au départ du Gouvernement avant que les Allemands aient dépassé Liège et menacent Louvain. Les avis des collègues sont partagés ; en tout cas, si la Cour se déplace, le ministre et moi nous irons, à tour de rôle, prendre contact avec le Gouvernement. Là-bas, nous n'aurions pas grand'chose à faire, tandis que nous sommes très occupés ici.

Liège tient toujours. Les Belges étonnent tout le monde, eux compris. On s'attendait, même ici, à ce que la tentative téméraire de résister à l'invasion allemande n'eût d'autre effet qu'un massacre inutile. Au lieu de cela, depuis trois ou quatre jours déjà les Belges font échec à une puissante attaque. C'est admirable. (Note)



Dans une maison en face de la mienne habite une Germano-Américaine qui a épousé un Allemand. Je lui avais écrit que son mari, son petit garçon et elle-même feraient bien de profiter de l'occasion pour retourner en Allemagne. Hier soir, pendant que nous dînions, ils arrivèrent tous trois, pris de panique. Ils avaient entendu dire que dix mille personnes cernaient le consulat d'Allemagne, prêts à en forcer l'entrée et à massacrer tout le monde. J'aurais voulu qu'ils allassent se réfugier dans une des maisons affectées aux Allemands, mais ils ne voulaient plus quitter la légation. Comme le ministre sortait pour se rendre à la réunion du corps diplomatique, la jeune femme,

qui l'avait guetté au passage, se jeta à genoux, lui embrassa les mains et fut prise d'une crise de nerfs. Le ministre m'appelle au secours, nous la calmons et je vais voir ce qui se passe réellement au consulat d'Allemagne.

Les rues avoisinantes étaient barrées et il n'y avait qu'un petit rassemblement de curieux. Hostiles, ils l'étaient comme une bande d'enfants. Je traverse le cordon de police et je vois, en face du consulat, plusieurs centaines d'Allemands qui en sortaient pour aller au Cirque royal, où ils seront plus à l'aise en attendant le départ du train. De placides gardes civiques escortaient ces gens mourants de peur. Depuis plusieurs jours, ils s'étaient hypnotisés eux-mêmes à force de parler du sort affreux que leur réservait la sanguinaire population bruxelloise. Les autorités belges, cependant, leur ont témoigné tous les égards possibles. Lorsqu'ils furent à l'intérieur du Cirque royal et de ses dépendances, beaucoup d'entre eux s'abandonnèrent à leur émotion, se mirent à pleurer et à se lamenter, si bien que cela devenait contagieux. Un des officiers me supplia d'entrer et de calmer tout ce monde. J'entre, je grimpe sur une malle et je prononce un discours par lequel j'affirme que personne n'a d'intention malveillante à leur égard, et que, d'ailleurs, il est de l'intérêt même du Gouvernement de les mettre en sûreté de l'autre côté de la frontière. Je leur fais remarquer combien les gardes civiques sont pleins

d'attentions pour eux ; bref, je tâche de les réconforter et je leur promets de les accompagner à la gare, de les mettre dans le train et de rester jusqu'à ce que le dernier d'entre eux soit parti sain et sauf. Ceux qui purent m'entendre applaudirent, mais je ne pouvais être entendu de tous ; aussi, un officier m'entraîna-t-il d'un bout à l'autre pour répéter ma harangue à tous les groupes.

Je retournai à la légation rassurer le ménage germano-américain et lui dire qu'il ne courait aucun danger dans les rues. Mrs. Whitlock et miss Larnier s'occupaient de la famille, dorlotaient le petit garçon et les avaient tous ramenés à un état d'esprit plus calme. Je les mis donc en voiture et les conduisis rapidement jusqu'au point où se trouvait le cordon de troupes. Là, on nous arrête. Plutôt que d'entamer une discussion avec les soldats, je propose de continuer à pied. Mais, quelques passants s'étant groupés autour de nous, la jeune femme en eut de nouveau une attaque de nerfs. Elle remonta dans la voiture en proie à des convulsions. Naturellement cette scène attira du monde et bientôt ce fut un rassemblement considérable. Alors, je saisis le petit garçon dans mes bras — il était ravissant, ce bébé, et nullement effrayé — et je le sortis de la voiture. Au premier rang de la foule se tenait un grand diable de Belge avec une barbe hirsute, mais il avait l'air assez raisonnable, et je lui dis : « *Expliquez à ces gens que vous n'êtes pas des ogres pour croquer les*



*enfants* ». Il grogna aimablement : « *Mais non, on ne mange pas les enfants ni leurs mères* ». Il prit le bébé dans ses bras et le passa de main en main. Mes passagers reconnurent enfin que le danger n'était pas mortel, et consentirent à descendre de voiture. Un officier que je connaissais s'offrit à nous escorter jusqu'à l'intérieur du bâtiment. Madame Carton de Wiart, la femme du ministre de la Justice, était justement là et veillait à aplanir toutes difficultés. Certes, elle déteste les Allemands, mais ne veut pas s'en prendre à des malheureux sans défense. Cela paraît être le sentiment de chacun. On eût compris cependant quelques marques de ressentiment. Les gardes civiques se mettaient en quatre pour leurs prisonniers ; ils payaient de leur poche le chocolat, le lait pour les enfants, l'eau minérale et d'autres petites dépenses. Sont-ils sûrs eux-mêmes d'avoir longtemps de l'argent ?

Je retournai à la légation. L'ami Nasmith arriva, un peu après minuit. Nous avons encore quelques points à régler. Puis, je songeais à rentrer chez moi pour me reposer un peu avant le départ, quand entra Fortescue. Il avait couru toute la ville en fiacre, pour trouver un lit. Il revenait de Liège où il avait suivi de près le sérieux engagement d'hier. Il raconta que les Allemands avançaient en formations serrées entre les forts (**Note**) d'où les Belges, fortement retranchés, les fauchaient par centaines.

Nous avons écouté Fortescue, aussi longtemps qu'il put parler. Puis j'allai à mes réfugiés avec Nasmith. Pour moi, le moment critique devait être celui où ils se trouveraient dans la rue, mais je constatai avec soulagement que des gardes civiques assuraient partout l'ordre. A trois heures précises, ils commencèrent à sortir du cirque, fortement encadrés par la garde civique ; ils furent menés rapidement et sans bruit, par les rues latérales, jusqu'à la gare du Nord. Quatre trains les attendaient. On dirigea la tête de la colonne sur le premier quai, et le train fut complet en quelques minutes. Au moment précis où il le fallait, la suite de la colonne fut conduite au deuxième quai, et ainsi de suite jusqu'à ce que les quatre trains fussent occupés. Lorsque un train était complet, on donnait le signal, et il s'ébranlait sans trop de bruit. Je me tenais derrière quelques gardes civiques qui, sans savoir qui j'étais, remarquaient seulement que leurs officiers autorisaient ma présence. J'écoutais leurs conversations : « *C'est malheureux tout de même ! Regardez donc ces pauvres gens. Ce n'est pas leur faute* », et d'autres paroles semblables. Il faut une haute mentalité pour traiter ainsi des ennemis.

Parmi les partants, beaucoup me reconnaissaient au passage et s'arrêtaient un instant pour me dire adieu et m'adresser un mot de reconnaissance dont j'étais touché.

De ma vie, je n'ai vu une foule aussi pitoyable,

et j'espère que ce sera la dernière fois. Ils se hâtaient, jetant des regards furtifs à droite et à gauche, des regards de bête traquée qui craint pour sa vie. Rarement, j'ai éprouvé plus de pitié, parce que cette peur impuissante doit être horrible.

Quel mélange disparate de classes sociales se trouvait là ! Le directeur d'une banque de Bruxelles avait tout abandonné ; j'ai vu plusieurs financiers, ayant de grosses situations et qui se croyaient obligés de fuir avec leurs familles. Et que de domestiques qui vivaient ici depuis des années et seraient des Belges sans leur naissance ! Quelques instants avant le départ du dernier train, des voitures cellulaires entrèrent dans la gare et déversèrent un lot de prisonniers civils allemands, dont on voulait ainsi se débarrasser.

Il n'y eut pas un incident fâcheux, pas une pierre lancée, pas une violence commise. Tout au plus quelque cocher de fiacre a-t-il hué au passage. Le dernier train s'ébranla à six heures ; il faisait grand jour. Le major Dandoy et moi nous nous rapprochâmes du quai pour mieux le voir s'éloigner. L'abbé Upmans était avec nous ; il avait été infatigable et n'eut de cesse que le dernier train n'eût disparu, dans la fraîcheur de cette matinée d'été. Alors, il fit le geste de chasser les préoccupations de son esprit et poussa un long soupir de soulagement. Son devoir – nous dit-il – l'avait obligé à protéger les gens tant qu'ils couraient du danger, mais, maintenant, il avait la

satisfaction de n'être plus qu'un Belge. Moi aussi, je me sentais soulagé.

Je passai par la légation voir s'il n'y avait rien de neuf, puis je rentrai chez moi. Je n'étais pas reposé de vingt minutes, que déjà mon valet de chambre m'apportait le café. Alors je pris mon bain, et courus me remettre au travail. Il y avait de la besogne pour toute la journée. Si tout va bien, je serai peut-être au lit à minuit, et j'aurai dormi trois heures sur quarante-huit.

Ce matin, les divers comités américains se sont réunis à la légation pour exposer les mesures qu'ils avaient prises en vue de la protection de la colonie. On m'assigne la tâche peu agréable de chef de cet état-major, avec attribution de pleins pouvoirs au cas de plus en plus probable où les hostilités se rapprocheraient de nous. Grâce au talent, que l'on me reconnaît, de savoir dorer la pilule, j'ai pu faire accepter au major Boyer la mission de centraliser les affaires et de me tenir au courant.

Les Belges continuent à être une surprise. D'après les derniers rapports, les forts de Liège tiennent toujours (**Note**). Les Français auraient établi leurs positions de combat le long de la Meuse et seraient prêts à recevoir le choc. Quant aux Anglais, personne ne sait où ils sont et, chose curieuse, ils ne divulguent, pas leurs plans. Que de gens cependant ont des renseignements confidentiels, par des amis de leurs cuisinières qui

ont vu les faits de leurs propres yeux. D'après les uns, ils ont débarqué à Ostende et marchent sur Malines. D'après les autres, ils sont arrivés à Liège dans des wagons hermétiquement clos, pour déjouer les espions allemands, et déjà ils seraient en pleine bataille. D'autres, enfin, savent confidentiellement qu'ils ont traversé Bruxelles, la nuit, et même passé à notre insu sous nos fenêtres. Racontez une histoire quelconque, et vous pouvez être sûr d'avoir un nombreux auditoire.

Toute la journée les trains ont déversé de nombreux blessés de Liège – Belges et Allemands – et la Croix-Rouge les soigne. Le palais a été transformé en hôpital, sous la haute direction de la Reine. Presque tous les grands hôtels ont aménagé leurs salles à manger en salles d'hôpital, et les voyageurs sont priés de manger dans leurs chambres. De grands magasins ont consacré leurs locaux, soit aux blessés, soit aux oeuvres de guerre, et cessent de faire des affaires. Une grande Compagnie internationale a installé vingt-cinq lits dans ses bureaux et prendra tous les frais d'hospitalisation à sa charge, pendant la durée de la guerre.

### Notes de Bernard GOORDEN.

Vous trouverez la version originelle anglophone, pour cette date du 6 août 1914, extraite de ***A journal from our Legation in Belgium*** (1917),

notamment au lien suivant :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140806%20HUGH%20GIBSON%20JOURNAL%20FROM%20OUR%20LEGATION%20IN%20BELGIUM.pdf>

Découvrez la version française des *mémoires* de Brand **WHITLOCK**, traduite à partir de *Belgium under the German Occupation: A Personal Narrative*, en l'occurrence *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*. Pour les liens des 59 chapitres relatifs à **1914** :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20LIENS%20INTERNET%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Recoupez ces informations par celles d'Auguste **VIERSET** (1864-1960), secrétaire puis chef de cabinet d'Adolphe MAX, de 1911 à 1939 (année de la mort du bourgmestre, encore en fonction), lui a consacré une biographie : *Adolphe MAX*. La première édition, de 1923, comportait 46 pages. C'est de la deuxième édition, de 1934 (comportant 226 pages), que nous avons extrait le chapitre « *Sous l'occupation allemande* » (pages 29-71) :

<http://www.idesetautres.be/upload/VIERSET%20ADOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Il fut l'*informateur* du journaliste argentin Roberto J. **Payró** (1867-1928) pour sa série d'articles, traduits en français par nos soins :

« *Un ciudadano ; el burgomaestre Max (1-5)* » ; in ***La Nación*** ; 29/01-02/02/1915 :

pour le début de l'évocation relative à août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140817%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 18 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140818%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 19 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 20-23 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 24-27 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140824%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 28 août / 2 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 16-27 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140916%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

Découvrez aussi l'article de synthèse de Roberto J. **Payró**, en l'occurrence la version française de « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; **neutralidad de Bélgica*** (20-25) » ; in **La Nación** ; 07-12/12/1914 :

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

Voyez aussi ce que dit Roberto J. **Payró**, en particulier du 6 août 1914 :

« *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un incomunicado* » (01) ; in **La Nación** ; 18/11/1914 (se réfère au daté 19140806) :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140806%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO.pdf>

Version **française** :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140806%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf>

« *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un incomunicado* » (02) ; in **La Nación** ; 19/11/1914 (se réfère aux datés 19140806 19140807) :

19140806 :



<https://www.idesetautres.be/upload/19140806%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO.pdf>

Version **française** :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140806%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20INCOMUNICADO%20FR.pdf>

Lisez « *Les **francs-tireurs*** », qui constitue le chapitre 3 (pages 47-60) du volume **2** de « ***La Belgique et la Guerre*** » (***L'invasion Allemande***) par J. **CUVELIER** (Bruxelles ; Henri Bertels, éditeur ; 1926, 3<sup>ème</sup> édition, revue et corrigée ; VIII-407 pages) :

<http://www.idesetautres.be/upload/CUVELIER%20FRANCS%20TIREURS%20INVASION%20ALLEMANDE%20BELGIQUE%20ET%20LA%20GUERRE%20T2%20pp47-60.pdf>

Pour la résistance des forts de **Liège**, lisez ce qu'en dit Francisco **Orozco Muñoz**, volontaire (mexicain) de la Croix-Rouge belge à Liège, dans ***La Belgique violée*** (*éphémérides de l'invasion*) en date du 1<sup>er</sup> août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140801%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

en date du 2 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140802%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEM>

[ERIDES%20INVASION.pdf](https://www.idesetautres.be/upload/19140803%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf)

en date du 3 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140803%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

en date du 4 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140804%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

en date du 5 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140805%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

en date du 6 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140806%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

en date du 7 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140807%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

en date du 8 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140808%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

en date du 9 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140809%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

en date du 10 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140810%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

en dates des 10 et 11 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140810-11%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

en date du 11 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140811%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

en date du 12 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140812%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

en date du 13 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140813%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

en dates des 14-16 août 1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140814-15-16%20OROZCO%20BELGIQUE%20VIOLEE%20EPHEMERIDES%20INVASION.pdf>

Ainsi ce qu'en dit Roberto J. **Payró** dans « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un incomunicado (13) : las fortalezas belgas* » (Loncin / Liège) ; in **La Nación**; 30/11/1914 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140815%20PAYRO%20TOMA%20FUERTE%20LONCIN%20FORTALEZAS%20BELGAS%2013.zip>

Version française :

<http://www.idesetautres.be/upload/19140815%20PAYRO%20PRISE%20DU%20FORT%20DE%20LONCIN%20FORTERESSES%20BELGES.pdf>